



EXILE DE JOHNNIE TO

Macao 1998, des tueurs doivent liquider un des leurs, qui veut changer de vie. Ville rétrocédée à la Chine, Macao connaît le sort de Hongkong en 1997 : happée dans la gueule du monstre, sans être dévorée pour autant. En Chine, sans l'être vraiment, cette ville sujette à la schizophrénie donne le ton du film : un polar dur et contemplatif, un songe proche du cauchemar. Le scénario est alambiqué, construit sur des retournements de situations et un foisonnement de personnages ambivalents, amis et tueurs, victimes et bourreaux. La mise en scène est épurée autour de motifs géométriques et de contrastes lumineux. Aux furies répondent les temps morts ; en écho à la sauvagerie, le mal existentiel. Engoncés dans un ordre, les hommes se rebellent en faisant éclater l'ordre auquel ils appartiennent, jusqu'à brouiller tous les repères. Dans ce monde désillusionné où s'égarer les êtres, pas de transcendance pour conférer du sens aux événements. To traite des hommes et rien que des hommes. Pas de transcendance, pas de rédemption : les tueurs sont condamnés par nature, à l'instar des morts vivants. L'oeuvre rejoint celle de Heidegger dans le refus de tout salut et celle de Baudelaire pour qui l'héroïsme des temps modernes ne produirait pas du sens, mais juste la posture digne face à la folie. Les hommes sont condamnés, mais libres de choisir la forme de leur destin funeste : c'est là qu'est l'intérêt du film. Les gangsters sacrifient tout à l'amitié : les tueries sont précédées de rires et de complicité ludique, les décisions cruciales sont prises à pile ou face. Avec un sens inouï de la scénographie, chaque décor fait corps avec les personnages : au coeur des coups de feu, ce ne sont plus les hommes mais le monde entier qui virevolte. Dans ce monde, l'exilé erre entre la mort de Dieu et l'attente du Surhomme. D'aucuns y verront du vide, d'autres une poésie élégiaque pour camoufler le chaos. Qui ne renonce pas au rêve, choisit l'exil.